

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 27 (1997)
Heft: 5

Artikel: Un dimanche pas comme les autres
Autor: Kuttel, Mireille
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827373>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un dimanche pas comme les autres

Chez nous, le dimanche était le jour du Seigneur de la maison. Nous voyions peu notre père durant la semaine, accaparé qu'il était par son travail. Le dimanche, il changeait son masque austère de petit patron en butte à mille tracasseries contre celui d'un paillasse du comédie italienne prêt aux jeux et à la plaisanterie. Peut-être se rachetait-il ainsi du peu de présence qu'il nous octroyait du lundi au samedi ? Tôt le matin, nous étions aux aguets du moindre bruit signalant qu'il avait décidé que la grasse matinée avait assez duré. Le signal, c'était d'abord l'odeur du café s'infiltrant sous les portes. Nous gagnions alors la chambre conjugale pour une bataille d'oreillers qui nous mettait en sueur et arrachait notre mère, brandissant son chiffon à poussière, des cris de corneille en colère.

Un moment plus tard, drapé dans un linge de bain comme un empereur dans sa toge, il gagnait la salle de bain où il entonnait invariablement l'air de la « donna è mobile » tout en faisant mousser le savon à barbe dans un petit bol en faïence bleue, dans lequel tournait un pinceau en poils de sanglier.

« Ton café sera froid », criait notre mère, dans la cuisine. Il ne s'en dépechait pas plus pour autant et prenait tout son temps à se raser de près avant d'apparaître, comme glorieux, environné d'effluves d'eau de Cologne 1711 dont il abusait le dimanche afin d'oublier les poussières du ciment et les odeurs de colle de la semaine.

Ce jour-là, je m'asseyais au bout de la table, tout à côté de lui. La jambe passée sur sa cuisse, et il me permettait de tremper mon pain dans son café noir, dans lequel il laissait tomber un morceau de beurre et quelques gouttes de vin rouge. « C'est du joli, faisait notre mère, les lèvres pincées. Je t'ai déjà dit cent fois que je ne veux pas que les enfants touchent à l'alcool. »

Terminé le rituel du petit déjeuner dominical, il se retirait dans sa chambre où il n'en finissait pas d'essayer des cravates assorties à la couleur de son habit et de maugréer contre ses cols de chemise mal coupés et qui le serraiient trop. Après quoi, saisissant son Borsalino, il nous entraînait dans une promenade dont nous connaissions d'avance tous les actes. Nous le suivions pour le coup d'œil habituel à sa moto, une grosse Peugeot qu'il entourait de soins maniaques et à son vélo de course suspendu dans un coin du garage. Il inspectait ensuite minutieusement sa voiture, une peau de chamois à la main pour en faire briller les chromes. Il n'aimait que les baignoles puissantes et rapides. Seules les Italiennes racées, qu'il gardait longtemps, trouvaient grâce à ses yeux. Ce qui lui valait, de la part des gens du quartier, une jalouseurie tenace dont il se gaussait. « C'est bon signe quand les gens nous envient », disait-il.

Un temps maussade nous valait de nous retrouver à Lausanne, sur l'esplanade de Montbenon, devant le Tribunal dont l'entrée, flanquée de lions imposants et placides, nous attirait, car le fait de nous asseoir confortablement sur leurs dos nous conférait une importance que notre père, à chaque fois ou presque, immortalisait en braquant sur nous, à bonne distance, le Kodak qui ne le quittait plus depuis qu'il en avait fait l'acquisition.

Si le soleil était de la partie, nous prenions la direction du lac pour parquer l'auto le long du quai d'Ouchy où un sanglier, coulé dans du bronze, attendait parmi les buissons que nous lui tirions ses oreilles trop courtes en lui battant les flancs de la pointe de nos souliers vernis.

Ces promenades se terminaient invariablement par une halte bienvenue à la terrasse d'un café où il commandait un Bitter des Diablerets et du sirop de grenade pour ses enfants. Après avoir dégusté voluptueusement son Toscanelli, qui faisait

Un dimanche qu'il faisait gris. Un dimanche où chacun toussait et suçait des pastilles de jus de Cassano, notre père, renonçant à la promenade du matin, nous convia à regarder en sa compagnie les albums de photo dont il était si fier et sur lesquelles il apparaissait moins souvent qu'il ne l'aurait souhaité. Notre mère et nous-mêmes nous ne montrions aucun penchant pour un art que nous jugions hors de notre portée et nous craignions surtout les colères de notre géniteur à nous voir manipuler si maladroitement sa boîte magique et son encombrant trépied.

Ce dimanche-là, installés à la table de la salle à manger, nappée d'un tapis genre velours imprimé de rameaux sylvestres, nous avons eu

à dire « pouah ! » à notre mère, et nous avoir généreusement octroyé nos cinquante centimes hebdomadaires nous permettant de nous offrir quelques « brisures » chez la boulangerie, nous regagnions la maison baignée dans l'odeur caractéristique du pot-au-feu.

Il arrivait aussi que la famille au grand complet, grands-parents, oncle, tantes, cousins, cousines et chien berger-allemand compris, décide d'aller pique-niquer à la saison des gentianes ou des narcisses, ou de mettre le cap sur Chambéry où une « smala » émigrée comme la nôtre, avait ouvert un restaurant non loin de la place aux éléphants. Le clou de la journée, c'était l'arrêt près du Pont suspendu de la Caille. Notre père, malgré nos craintes, nous persuadait de l'emprunter pour nous prendre au piège de son Kodak.



droit à l'évocation de la vie du pater familias, par photographies interposées.

Ainsi, c'était donc lui, ce garçon boudeur, tonsuré comme un petit moine, portant sous le col raide de sa chemise un chou de ruban blanc ajoutant un peu de fantaisie à la sévérité de ses vêtements sombres, dont le pantalon s'arrêtait à mi-jambe, des jambes frêles dans de lourdes chaussures de montagnard ? C'était donc lui, plus tard, ce militaire fièrement campé sous son chapeau à plumes de bersaglier, le mollet avantageux enveloppé d'une bande de tissu l'emprisonnant du talon au genou ? C'était donc lui ce soldat barbu sous un drôle de calot, coincé entre d'autres jeunes hommes de son âge dans une tranchée boueuse à la frontière autrichienne ? Et c'était lui encore, appuyé sur deux cannes, devant le lazaret où notre Nonna était allée le trouver après qu'il eut été blessé lors de la grande bataille de Gorizia ? Il gardait de cette blessure une cicatrice qu'il nous montrait avec orgueil

et quelques éclats de plomb retirés de sa cuisse fracassée, glissés dans une enveloppe doublée de papier violet.

Il s'attarda longtemps sur cette photo, comme s'il descendait lentement dans sa mémoire.

Quelquefois, la nuit, nous l'entendions crier, ce qui n'était pas sans nous épouvanter. Notre mère surgissait alors sur le pas de notre porte, allumait la veilleuse : « Ce n'est rien, votre père fait une crise de malaria, il a de la fièvre et vient de faire un mauvais rêve... »

Ce dimanche-là, en feuilletant les albums avec lui, j'ai eu le courage, enfin, de lui poser la question qui me venait à l'esprit quant il s'arrêtait sur une photo où le voyait installé derrière une mitrailleuse. – Papa, est-ce que tu as tué quelque chose pendant la guerre ?

Il a regardé dans notre direction sans nous voir, comme s'il cherchait au-delà de notre image, une autre vision. Il a dit, et sa voix était altérée, comme la mienne un instant auparavant :

– C'est à qui tirera le premier... Il n'a rien ajouté. Moi non plus.

Depuis ce jour-là, j'ai su qu'il fallait avoir peur des hommes et je n'ai plus tellement aimé les dimanches.

Mireille Kuttel

Votre histoire nous intéresse

Au cours de votre vie, vous avez certainement vécu un événement extraordinaire, qui fait partie de la mémoire de ce siècle. Racontez cet événement particulier, qui a marqué votre vie. Décrivez cet instant, cette heure, ce jour de votre existence sur quatre pages A4. Puis, envoyez votre récit à la rédaction de « Générations ». Votre tâche sera rémunérée.

« Générations », case postale 2633, 1003 Lausanne, tél. 021/312 34 29.